

---

M A N U S C R I T

---

## ***PAS MORTES***

**de Svenja Viola Bungarten**

**traduit de l'allemand (Allemagne) par Ruth Orthmann**

**cote : ALL20D1195**

**année d'écriture de la pièce : 2018  
année de traduction de la pièce : 2020**



**Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :  
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international  
de la traduction théâtrale, et de Flanders Arts Institute ».**

## Personnages

UTE K, d'un certain âge

BEATE, d'un certain âge

PIOTR NAGEL, 60

JASON NAGEL, 28

FRANKA, sans âge

*Note de l'autrice : Les indications de mise en scène peuvent être dites à voix haute.*

1

*La nuit, Ute K. est debout à un coin de rue, lovée dans un manteau de fourrure, lavée et lustrée comme un sou neuf, en train d'attendre Beate. Tandis qu'elle attend Beate, elle crie :*

UTE K.

C'est pas ma faute si j'ai des cernes.

*Et aussi*

UTE K.

Je ne suis pas morte.

*S'ensuit un silence. Un vent glacial siffle autour des chevilles d'une femme agitée par de nombreuses émotions. Au loin, un claquement sonore, deux talons fins. Voici Beate dans toute sa splendeur. Elle porte un soupçon de presque rien et elle n'a pas froid.*

BEATE

Je n'ai pas froid.

UTE K.

Beate.

BEATE

Ute K.

*Un baiser, deux bouches dans la nuit, ça résonne. Quatre yeux dans le noir, à la dérobée. Ute K. s'adosse au mur d'un immeuble en briques. Beate déballe un sandwich au jambon.*

BEATE

Qu'est-ce que tu fais ?

UTE K.

Je me tiens debout, l'air indifférent.

BEATE

Ute K., tu dois prendre un air encore plus indifférent, faut-il que je le répète chaque fois.

UTE K.

Beate, regarde, là-bas, une lumière balaie la route.

BEATE

Elle est bleue.

UTE K.

La lumière bleue d'un gyrophare.

BEATE

Deux vieilles femmes dans le noir, ce n'est pas un crime.

UTE K.

Mais ce qui est dans nos sacs, oui.

-

Mais les bouteilles consignées, c'est pas pour moi, Beate, je tiens à une certaine image de moi-même.

BEATE

Et c'est pour ça que tu te tiens debout, l'air indifférent.

Tu vois, ce n'était pas pour nous. Dis-moi, ce n'est pas Rottmeierschulze là-bas ?

UTE K

Une cigarette ?

BEATE

Quoi d'autre ?

*Ute K. et Beate se tiennent à un coin de rue et fument comme si, dans leur vie, elles avaient davantage fumé que respiré. Ou comme si fumer était la manière naturelle de respirer ou comme si la vie était une cigarette. Vous comprenez ?*

BEATE

Tu m'as manqué.

UTE K.

Toi aussi, tu m'as manqué.

BEATE

Mon petit biscuit.

Ute K.

Ah, Beate.

BEATE

Je suis heureuse, Ute K. Chaque fois, avant, j'arpente mon trente-quatre mètres carrés et je suis heureuse tout plein. Dès que je me brosse les dents, ça monte en moi, je resplendis de l'intérieur, puis je mets mon sandwich au jambon dans mon sac, je pose mon vison foncé sur mes épaules, je ferme la porte derrière moi et je suis toute électrisée.

UTE K.

C'est juste ta veine criminelle qui s'exprime.

*Ute K. et Beate se retrouvent pour vendre quelque chose de plus grand qu'elles, elles vendent du sommeil. Tandis qu'elles vendent du sommeil, elles sont en éveil maximal, bien entendu. Le trafic de médicaments étant un commerce sombre, la nuit est son meilleur camouflage.*

BEATE

Si on reste encore longtemps ici, on va être gelées.

UTE K.

Se les.

BEATE

Quoi ?

UTE K.

Rien.

BEATE

Mais ils sont où ?

UTE K.

Faut croire qu'aujourd'hui, tout le monde arrive à bien dormir. Et préfère rester chez soi. Aujourd'hui, tout le monde préfère rester chez soi à écouter la musique d'Elvis.

BEATE

Tu trouves que c'est bon.

UTE K.

Quoi ?

BEATE

Que personne ne vienne.

UTE K.

Mais oui, c'est bon. Bon pour leur santé. Et bon pour leurs organes aussi. Bon pour leur nostalgie d'oreillers et de rêves.

BEATE

Mais pour nous, ce n'est pas bon, Ute K. Place-toi d'un point de vue économique.

UTE K.

On a combien ?

BEATE

Encore trois mois et on a ce qu'il faut.

UTE K.

Parfois on devrait prévoir le pire pour ne pas être trop déçues à la fin.

BEATE

Il faut que tu te sortes de là, Ute K.

UTE K.

Que je sorte d'où ?

BEATE

De toi, Ute K. De toi.

*Leurs manteaux légers flottent au vent, l'air pur se love dans tous les endroits non vêtus et fait doucement se dresser des poils minuscules. Ils sont au garde à vous, les poils des jambes de Beate et d'Ute K.*

FRANKA

Bonsoir.

BEATE

Bonsoir.

UTE K.

Bonsoir.

FRANKA

Bonsoir. Deux, s'il vous plaît.

BEATE

Une belle nuit.

FRANKA

Une bonne nuit.

BEATE

Oui, belle et bonne nuit.

UTE K.

Oui, bel et bien.

BEATE

Ute K., deux, s'il te plaît.

UTE K.

Deux. Voyons. Non. Désolée. On a tout vendu. Vous arrivez trop tard, pour aujourd'hui mon sac est vide.

BEATE

Mais personne n'est encore -

FRANKA

Qu'est-ce que ça veut dire ?

UTE K.

Essayez à côté.

BEATE

Ute K. !

UTE K.

Rien à faire aujourd'hui. On est sincèrement désolées.

BEATE

-

Oui, sincèrement.

FRANKA

Vous êtes des porcs.

UTE K.

-

BEATE

-

UTE K.

Beate.

Il faut que je te dise quelque chose.

BEATE

Oui, Ute K. ?

UTE K.

Notre source s'est tarie.

BEATE  
Quoi ?

UTE K.  
Notre source s'est tarie, un AVC.

BEATE  
Comment ?

UTE K.  
Willi est mort.

BEATE  
Ça fait deux heures qu'on est dans le froid et tu me dis ça maintenant?

UTE K.  
J'attendais le bon moment.

BEATE  
Willi est mort.

UTE K.  
Willi est mort.

BEATE  
Le con. Pourquoi justement maintenant ?

UTE K.  
Beate ! Ce n'est pas tous les jours qu'on perd son mari.

BEATE  
Ce n'était plus un mari, Ute K. C'était tout au plus un soutien de famille et encore seulement grâce à nous.

UTE K.  
Beate, ne parle pas comme ça.

BEATE  
Tant qu'on avait ses ordonnances, au moins on avait l'argent.

UTE K.  
Pendant les deux ans où Willi était assis dans son fauteuil, il n'avait jamais été gris comme le fauteuil. J'enjambe ses câbles, je m'approche de Willi, parce que j'ai peur qu'il s'évapore dans le coussin. Et je le regarde et lui, il regarde à travers moi, vers le mur derrière la télé, comme toujours. Et tout à coup, quelque chose le traverse. Et il agrippe ma main. Il m'a agrippée, Beate. Comme s'il pouvait se retenir à moi. Ça faisait deux ans qu'il n'avait pas bougé un doigt. Et là, il agrippe ma main, me regarde dans les yeux et respire jusqu'à n'être plus qu'un fauteuil. Puis plus rien. Alors dans un premier temps, je me suis allongée sur le tapis, j'ai fixé le plafond et j'ai attendu.

BEATE  
Je vais tout de suite te faire un thé à la vanille, tu es toute confuse.

UTE K.  
Je veux être seule, Beate.

BEATE

Ne le prends pas comme ça, tu sais bien ce que je voulais dire.

UTE K.

N'empêche.

BEATE

Mon petit napperon.

UTE K.

Non.

BEATE

Mais demain, tu ne vas pas rater ma tarte tropézienne.

UTE K.

Demain, je ne peux pas.

BEATE

Demain tu ne peux pas, ça veut dire quoi ?

UTE K.

Demain, je ne sors pas de chez moi.

BEATE

Alors je viens chez toi.

UTE K.

Chez moi ?

BEATE

Maintenant tout a changé, non ?

UTE K.

Oui. Tout a changé.

*Deux femmes âgées se regardent, debout à un coin de rue, derrière elles, la silhouette de la ville illuminée, comme si cette nuit jouait à New York. Et comme si cette conversation, pour peu qu'elle ait eu lieu, se soit déroulée en sous-titres.*

## 2

*Ute K. sur un tapis au sol du salon. Couchée, aux pieds de Willi mort.*

UTE K.

Bon, Willi. Tu le connais, Rottmeierschulze, celui avec le toupet prétentieux et ses bretelles de pantalon sur le bide. Ben, le vendeur de voitures, il était vendeur de voitures. Un de ces vendeurs de voitures qui savent tout vendre, sauf leurs voitures. Ben, celui qui s'arrête toujours dans l'escalier pour engager une conversation.

*Quand un souffle de sa respiration pousse les poils du bras de Willi légèrement en diagonale vers la gauche, une secousse ébranle le cœur d'Ute K.*

UTE K.

Bon Willi, par où je commence pour Beate, enfin, avec Beate, enfin au sujet de Beate, il faut que je commence par Rottmeierschulze. Rottmeierschulze donc un jour dans l'escalier il me dit : « J'étais un si mauvais vendeur de voitures. C'est vraiment malheureux. Je crois que je dois faire ce que j'ai toujours eu envie de faire. Même si j'ai plus de soixante ans. Je crois que je dois devenir artiste. »

*Et Ute K. du coup*

Vous voulez dire quoi par art ?

*Et Rottmeierschulze*

Je veux dire que l'art c'est cette chair de poule qui naît de la sensation qu'on est tout nu. Alors qu'on est entièrement vêtu.

UTE K.

Je veux dire, peinture ou sculpture ?

ROTTMEIERSCHULZE

Des nus.

UTE K.

Des nus ?

ROTTMEIERSCHULZE

Je vais peindre des nus. Vous connaissez la sensation d'avoir la sensation que ce qui est en train d'arriver doit arriver ?

UTE K.

Vous voulez dire le destin ?

ROTTMEIERSCHULZE

Je veux dire Dieu.

UTE K.

Il voulait dire Dieu. Et puis il voulait justement peindre une madone. Un nu de madone. Et pour cette entreprise religieuse il lui fallait un modèle, disait-il. Et puis avec ses petits yeux il m'a regardée comme si c'était moi, cette chose qu'il venait d'entrevoir en fixant un lointain indéterminé. Bon ben, je veux dire, Willi, tu me connais. Si quelqu'un a besoin d'aide, c'est comme une drogue pour moi. Alors j'ai appelé Beate et je l'ai engagée pour m'escorter. Et Beate est montée chez nous, elle a sonné et toi tu étais assis dans le fauteuil, tu étais juste assis. Alors Beate et moi, on est montées trois étages plus haut, chez le pauvre Rottmeierschulze. Et lui était debout, sans le toupet prétentieux, la tête toute nue, dans son salon. Et dans son salon il y avait aussi : un capot de voiture

démonté. Grand, argenté, brillant. Et le voilà qui me dit de lécher ça. Je lèche le capot. Il n'y pas de mal. Puis le voilà qui dit que la Madone ferait ça autrement. Alors j'essaie de lécher le capot chastement. Simple exercice d'échauffement, qu'il dit. C'est bon, dit Beate. Ça suffit. On s'en va, dit Beate. Alors Rottmeierschulze va vers Beate, la prend par ses vigoureuses épaules, la regarde bien au fond de ses yeux ridés et dit : Beate, tu ressembles à la mère de Dieu. Je vais te lancer, en vedette. Alors ça frémit dans les oreilles de Beate, je peux le voir depuis le capot. Lancer ? demande Beate. En vedette, qu'il mâchonne, Rottmeierschulze. Et Beate souligne encore une fois qu'on n'est pas idiots et qu'on n'est pas prêtes à vouloir se laisser exploiter par quelqu'un qui ne sait même pas vendre des voitures. Alors Rottmeierschulze met du Lou Reed. Et peut-être que c'est carrément mauvais, je pense. Mais ça fait l'effet de l'aspirine sur des glaçons avec de la vodka quand on a la migraine, tous les mouvements deviennent fluides, tout fait sens. Et Beate et moi on se regarde. Et je peux sentir que la même idée nous explose dans la tête : on est vieilles, nues et libres. Et on sera lancées en vedettes.

*Donc, Ute K. et Beate sont couchées sur un capot dans le salon de Rottmeierschulze, comme deux phoques échoués l'un dans l'autre. Et puis Ute K. se demande où se termine en fait son corps et où commence le corps de Beate, parce qu'à cause du contact maximal de leurs épidermes, elle ne peut plus le dire maintenant. Et Beate sent battre le cœur d'Ute K. sur sa cuisse, à travers l'arrière de sa cage thoracique et elle pense c'est dingue qu'on puisse sentir battre un cœur sur sa cuisse à travers le dos d'un autre. Il bat plus vite qu'il ne devrait, elle pense. Et Ute K. sent tomber sur son avant-bras une goutte de la sueur du pli ventral de Beate. Et elle pense, c'est merveilleux que Beate soit si chaude, elle est en train de fondre là sous moi. Elle pense aussi que ça fait longtemps que personne n'a fondu pour elle.*

*Et lorsqu'au bout de trois heures Rottmeierschulze retourne sa toile, on n'y voit que le capot. Et deux taches de couleur qui coulent l'une dans l'autre. Ute K. est la jaune et Beate la rouge. Mais ce n'est pas comme ça qu'on sera lancées, dit Beate. Et Ute K. essuie le reste de la sueur de son aisselle. Il dit que ça c'est le processus d'abstraction et qu'après tout il ne s'agit que du premier essai. Quand Beate et Ute K. sont habillées et descendent l'escalier, complètement sonnées, elles ont toutes les deux la chair de poule, comme si elles étaient sans vêtements dans les courants d'air d'une cage d'escalier, alors qu'elles portent toutes les deux leurs manteaux les plus épais. Le visage de Beate est tout rouge. Pourtant elle n'a pas chaud. Quand elles se trouvent devant la porte d'Ute K., Beate ne regarde pas Ute K. tandis qu'elle s'appuie au chambranle.*

*Beate*

Ute K., tu es belle.

*Et Ute K. répond*

Merci.

*Et Beate dit*

Je veux dire, vraiment.

*Et Ute K. dit*

Comment ça, vraiment ?

*Et Beate*

Je veux dire, pour de vrai.

*Et Ute K.*

Comment ça, pour de vrai ?

*Et Beate*

Vraiment pour de vrai.

*Et Ute K.*

-

*Et Ute K.*

-

*Et Beate*

Il faut que tu te sortes de là.

*Et Ute K.*

Que je sorte d'où ?

BEATE

De toi, Ute K.

De toi. -

*À un rythme plus rapide qu'avant, Ute K. souffle des nuages de buée dans l'air froid du salon. Les poils des bras de Willi ondulent en mesure, Ute K. regarde. Cigarette.*

UTE K.

Tu sais. Beate me prépare du goulasch parce qu'elle sait que j'adore ça. Ce qu'elle ne sait pas, c'est que si j'adore ça, c'est parce que ton goulasch était pour moi l'incarnation de l'amour. Même si tu le réchauffais juste dans les Tupperware congelés de ta sœur, je me suis toujours raconté que tu l'avais préparé toi-même, pour moi. Ton goulasch était le meilleur goulasch que j'aie jamais mangé, Willi.

-

Celui-là, il sait me nourrir, j'ai pensé. Un jour, Beate a dit : Tu peux te nourrir de celui-là.

*À la porte de l'appartement d'Ute K. maintenant : Beate avec un vison sur les épaules et une tarte tropézienne dans les mains.*

UTE K.

Beate

BEATE

Ute K.

*Une tentative. Pas de baiser.*

BEATE

J'ai réfléchi.

UTE K.

Moi aussi.

BEATE

Je pense -

Ute K., c'est quoi, ça ?

UTE K.

C'est un fauteuil.

BEATE

Ce qu'il y a dans le fauteuil.

UTE K.

Ah ça, c'est Willi. On pourrait carrément les confondre, non ?

BEATE

Mais tu ne peux pas juste le laisser assis là, ça se met en terre, Ute K. ! Qu'est-ce que tu as fait pendant tout ce temps ?

UTE K.

J'étais couchée sur le tapis en fixant le plafond et j'attendais.

BEATE

Mais quoi ?

UTE K.

Que la culpabilité s'en aille, en pelant comme un coup de soleil.

BEATE

Quelle culpabilité ?

UTE K.

Nous l'avons traité comme une vache, Beate.

BEATE

Faux, Ute K., nous l'avons aidé à recouvrer sa dignité suprême.

UTE K.

On s'en est servi comme d'un distributeur de chewing-gum.

BEATE

On s'est juste servi des ordonnances, ça ne lui a pas fait mal.

UTE K.

Qu'est-ce que tu en sais, Beate, peut-être que ça ne lui a pas fait mal au corps, mais au cœur peut-être.

BEATE

À cause de nous ?

UTE K.

Tu sais, j'étais couchée sur le tapis en fixant le plafond et j'attendais, parce que je savais que si je me levais, je ne pourrais plus rien y changer.

BEATE

À quoi ?

UTE K.

Je me sens différente.

BEATE

Mieux.

UTE K.

Non. Simplement moindre. Depuis trois jours, je réfléchis au pourquoi. Et je pense que ça pourrait être une confusion. Que nous avons fait une confusion entre notre relation et la clandestinité. On peut aussi tomber amoureux d'un sentiment.

BEATE

Écoute-moi bien, Ute K. Ce qu'il y a entre nous est plus grand que la clandestinité et plus grand que Willi. On a fait ça pour nous. Combien de fois dans ta vie tu as fait quelque chose pour toi ? Toute ta vie, lui t'avait promis de prendre soin de toi. Et nous avons pris soin qu'il tienne sa promesse. Et maintenant, pour la première fois de ta vie, tu es là pour toi.

UTE K.

Toute seule.

BEATE

Tu n'es pas seule.

UTE K.

Mon Willi, c'est mon Willi. Celui qui est mort là, c'est mon Willi.

BEATE

Et c'est bien comme ça, Ute K., qu'est-ce qu'il y a de si difficile. On a un projet, Ute K., le projet est simple et clair. Dès que les médicaments de Willi auront assez rapporté, on s'envole pour Okinawa et on s'assied sous le gros soleil bas, pour creuser les rides de notre peau et devenir très vieilles.

UTE K.

NOUS SOMMES VIEILLES, Beate ! Tu es vieille et ratatinée, tu ne peux pas faire semblant d'avoir seize ans.

BEATE

PLUS VIEILLES, Ute K., je veux dire, beaucoup plus vieilles. A Okinawa, les gens deviennent très vieux.